

I'm a poor lonesome armailli, I'm a long long way from home

1) Lecteur, si tu habites entre Flamatt, La Valsainte, Semsales et Fétigny, ou si tu es d'origine fribourgeoise, saute immédiatement le paragraphe 2, qui va sans doute heurter ta sensibilité indigène, et passe directement au paragraphe 3.

2) Bienvenue ici à ceux pour lesquels le mot *bredzon* n'évoque rien du tout. Avant de poursuivre cette lecture, il est préférable d'éclairer certaines choses : petit a) un *bredzon* n'est pas un *bretzel* bio qui aurait troqué ses grains de sel (très mauvais pour la tension) contre des fibres de son (très bon pour le tractus) ; petit b) *Bredzon* n'est pas le nom d'un village breton entre Pordzic et Crozon, ni celui d'un quelconque groupe folk échappé de la barbe d'Alan Stivell ; petit c) *Bredzon* est tout simplement un mot en pâtois gruyérien pour désigner le vêtement de travail de l'*armailli* (qui est le vacher des alpes fribourgeoises et n'a rien à voir avec l'art maya).

3) Quiconque a déjà vu un armailli ailleurs que sur une carte postale et à moins de 2 mètres a pu constater que son *bredzon* était découpé dans un tissu bleu-gris assez épais très similaire au *denim*, cette toile de coton dans laquelle sont taillés les *Levi's*, *Lee Cooper* et autres *Diesel*. Et chacun sait que le *blue-jeans* fait partie de la légende américaine depuis le milieu du 19^{ème} siècle. Ce dernier a successivement recouvert les fesses des chercheurs d'or, des ouvriers et des rockers avant d'être enfilé par Monsieur et Madame Tout-le-Monde. Mais, et c'est ce qui nous intéresse plus particulièrement, il a surtout été porté par les *cowboys de là-bas* qui sont en fait les équivalents des *armaillis d'ici*. Le *blue-jeans* des premiers correspond donc au *bredzon* des seconds. Sauf que les cowboys portent des chapeaux *Stetson* plutôt que des *capets* en paille et velours, et qu'ils ont troqué les edelweiss contre des carreaux sur leurs chemises. Quant à la fameuse *cornette de graisse à traire* des armaillis, ils l'ont remplacée par des *pistolets 6 coups*, finalement plus pratiques lorsqu'on se promène seul la nuit dans des canyons mal famés.

4) Laissons notre imagination galoper dans la prairie à partir d'un vieux dicton : *avec des si on peut mettre Paris en bouteille*. Si l'on pousse le bouchon un poil plus loin, on peut carrément *mettre Hollywood en Gruyère*. Explications : tout le monde sait que les cow-boys susmentionnés ont participé à l'âge d'or du cinéma hollywoodien. Mais il s'en est fallu de peu que ce ne soient les armaillis ! La plupart des grands cinéastes de l'époque ont en effet fui l'Europe pour rejoindre l'Amérique avant la 2^{ème} guerre mondiale. Fritz Lang, Michael Curtiz, Fred Zinnemann, Elia Kazan, Billy Wilder, Robert Siodmak, tous ces génies de la pellicule auraient très bien pu se réfugier en Suisse plutôt qu'aux Etats-Unis, si nos autorités leur avaient donné un petit coup de pouce. Et la Gruyère eût été alors le pendant de Monument Valley ou de la Sierra Nevada en servant de décor aux plus grands chefs d'œuvre cinématographiques. Parfaitement. D'un côté de l'Atlantique comme de l'autre, les conditions s'avéraient idéales : des hommes solitaires, des troupeaux en transhumance, des prairies, des montagnes et de longues plaintes mélancoliques dont les échos vibrants se transmettent de vallée en vallée... Imaginez : Botterens plutôt que Rapid City. Les brigands du Gibloux plutôt que les desperados du Texas. La Sarine plutôt que le Rio Grande. Les filles de la Croix Blanche plutôt que les girls du Crazy Saloon. *Lyoba* par Bernard Romanens plutôt que *Honky Tonk Blues* par Hank Williams.

5) *Faisons un rêve** proposait Sacha Guitry dans un film éponyme (Guitry qui, soit-dit en passant, préférerait de loin la robe de chambre anglaise en cashmere que les *blue-jeans* ou le *bredzon*). Il semble parfois difficile de suivre son conseil, surtout depuis l'affaire Polanski qui n'a pas arrangé les bidons de lait entre la Suisse et le monde du cinéma. Ce n'est pas une raison pour s'empêcher de rêver aux studios Universal qu'on aurait installés dans l'usine Cailler à Broc.

6) De la même manière qu'il faut imaginer Sisyphe heureux, il faut se représenter John Wayne en *bredzon*. Ce qui n'est pas si absurde que ça.

Fabienne Radi